Document generated on 06/23/2025 9:52 a.m.

Moebius
écritures / littérature

mœbius

La teigne

Marie-Andrée Morache

Number 144, February 2015

Animaux

URI: https://id.erudit.org/iderudit/73446ac

See table of contents

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Morache, M.-A. (2015). La teigne. *Moebius*, (144), 107–111.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2015

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Marie-Andrée Morache

La teigne

Au terme d'un été désert, j'ai cédé à ma lâcheté. Je me suis procuré un mammifère, désormais obligé de recevoir mon affection.

J'ai voulu m'approprier un être qui serait comblé par ce que je lui donne, sans considération pour ce que je suis ; de l'amour achetable à coup de caresses et de croquettes, la facilité.

Il s'agissait également d'accepter les limites de ma sublimation, mon peu de capacité pour l'amour à distance : je n'aime pas autant ce que je ne peux toucher.

J'ai tant souhaité enfouir mon visage dans une fourrure chaude, tant désiré disparaître dans le silence animal, qu'aujourd'hui je reçois cette teigne comme une punition pour la satisfaction que je me suis donnée.

Sur son corps, sur le mien, le lieu de la faute. Les cercles rouges me percent le gras des cuisses, les seins, le ventre.

Ce ne sont pas mes plaies qui me font le plus souffrir, mais de devoir la repousser, refuser mon contact à la bête implorant, implorant de plus en plus alors que les chaleurs arrivent, l'opération n'étant pas possible pendant le traitement.

Je m'étais acheté une réciprocité facile – je donne tu prends, tu donnes je prends –, mais le hasard m'a plutôt attribué une situation de double manque, où je dois me

priver et la priver elle, et voir un peu plus chaque jour mon désir exacerbé transfiguré par sa plainte, une plainte de femelle enfoliée par le poison qui court dans ses veines, les hormones.

Pendant des heures, elle erre d'une pièce à l'autre, cherchant sans savoir ce qu'elle cherche, pensant toujours le trouver ailleurs, et toujours déçue.

L'espoir dans son cri rauque lors qu'elle se rue dans un nouveau coin, l'espoir quand elle recommence après avoir déjà fait le tour, avec la même ferveur, le même appel soutenu vers un autre qui se défile dans l'ombre des meubles.

J'ai parfois envie de hurler à mon tour devant ce miroir ironique, son rituel de mendiante. J'enfile plutôt des gants de dentiste pour lui caresser la tête. Elle me regarde d'un air surpris. Je lui chuchote, comme une mère briseuse de rêve : « C'est rien ma belle, c'est du plastique. Tu sais, dans la vie, on n'a pas toujours ce qu'on veut. »

*

Il faudrait me dénuder pour savoir. Rien ne paraît hors des vêtements. J'ai quand même averti des collègues, qui m'ont surprise à me gratter, que j'avais la teigne. Je le regrette maintenant que c'est Noël et que personne ne veut me faire la bise. Leur dire que je me suis badigeonnée de Purell ne me rend pas plus invitante. Aucune chance d'un accrochage au party de bureau, je vais passer les Fêtes à froid, sous mes bandages.

J'ai en trop dit sur facebook. Les prospects rebroussent chemin. De leur part à eux aussi, je me sens punie.

Tout ceci me rappelle l'amour au temps du H1N1. La chatte vient coller ses plaies contre mes mains plastifiées, j'ai le réflexe de me tasser à l'autre bout du divan. Je trouve ma peur ridicule. Je pense aux amoureux qui ont le courage de défier le sida.

J'ai tout lavé hier et il faudrait déjà que je recommence. Parce qu'elle a sauté sur le divan avec ses nouvelles plaies. Parce que j'ai de nouvelles plaies et que j'ai dormi une fois dans le lit propre qui ne l'est donc plus. Parce que je me sens comme un grand truc sale et que je ne peux même pas me consoler en serrant ma petite bête sale contre moi, puisque, évidemment, le cœur du problème, c'est le contact.

*

Ça pique, ça brûle, ça fait mal, mais jusqu'à présent, il n'y a pas de pelade. On me dit que j'échappe au pire : au moins ça ne se voit pas.

En effet, je n'ai pas perdu les cheveux qui me restent. Très étrangement, c'est presque un regret. Comme si j'éprouvais parfois un peu l'envie d'une position plus franche. Parfois, ne pas être tout à fait laide m'épuise.

Parfois, je voudrais avoir douze ans à nouveau, être le poisson de la classe, huile et écailles. Je songe à cette époque où les plaques de psoriasis et l'acné couvraient ma peau, à l'odeur de soufre qui se dégageait du liquide vert suintant sur ma nuque, à l'extraordinaire liberté que cela me donnait quand il n'y avait rien à faire, rien du tout, pour cacher ou améliorer, quand nécessairement ce qui était attendu de l'autre était autre chose que le désir, quand je ne me cherchais jamais dans les miroirs et me trouvais partout ailleurs.

Je me souviens de ma laideur comme d'une armure.

Je suis dans l'entre-deux, entre deux âges, sur la brèche. J'aimerais pouvoir renoncer complètement et passer au prochain chapitre de ma vie. Arrêter les simagrées. Sereinement, en finir avec le regard de l'autre. Mais je m'en sens incapable, tant qu'il reste quelque chose à montrer.

Bientôt la teigne partira et on fera opérer l'animal, on lui enlèvera le morceau qui crie, bientôt elle connaîtra la paix,

bientôt le but de son existence ne sera pas dans la réponse de l'autre, bientôt elle sera libre.

*

Les rendez-vous se multiplient. Chaque fois que je quitte l'appartement avec la chatte, c'est pour l'emmener chez le vétérinaire. Je me demande ce que son cerveau imagine quand je pars sans elle pour aller travailler. Pense-t-elle que je m'en vais chez le vétérinaire ? Pense-t-elle que je passe ma vie assise sur une chaise, à attendre ?

Finalement, un beau matin… *Le jour se dévide avec un crissement interne de soie.* (Marie Uguay) Résultats des derniers tests : négatif pour la teigne, le système immunitaire est revenu dans les normes acceptables, l'animal peut être opéré. *Lumière souffrante et faste où son corps se découvre.* Cela fait plus de deux mois à présent que je n'ai pu prendre un être vivant dans mes bras. *Je suis à l'extrême frisson de le toucher.*

*

Je sais que c'est pour son bien, et je lui ai même un peu envié cette simplification de son existence, mais ça fait quand même drôle de s'emparer d'une petite bête, de la mettre dans une cage et de l'emmener à un endroit où on va l'endormir, lui ouvrir le ventre et détruire ses organes de façon à ce qu'elle ne puisse jamais avoir d'enfant parce que telle est ma volonté.

*

L'opération a bien fonctionné, cependant le système immunitaire est affaibli. Il y a un risque élevé d'infection des sutures. La chatte devra garder la collerette deux semaines. Le premier jour, elle n'arrive pas à boire avec ce carcan de plastique qui s'accroche partout. À plusieurs reprises, elle renverse son bol sur son ventre rasé. L'eau froide lui donne des frissons qui se transforment subitement en violents sursauts nerveux.

Je panique, lui retire la collerette, elle tremble encore. J'enlève ma veste et glisse son petit corps sous mon chandail, contre ma chaleur. C'est la première fois depuis des mois que je la tiens collée peau contre peau, son ventre sur mon ventre. Je songe au risque d'infection dont parlait le vétérinaire. Je me demande si je ne suis pas en train de mettre sa vie en danger en refusant ainsi de la voir souffrir. Je n'arrive pas à me résoudre à la lâcher, pas avant que ne cessent ses spasmes qui me font, peut-être, plus peur qu'à elle. Quand ils disparaissent, remplacés par sa vibration de félin, je ressens un énorme soulagement. Je reste étendue sur le plancher de la cuisine avec mon bonheur.

L'obscénité de ce bonheur ne m'échappe pas, alors que je suis comblée à servir de bouillotte. Ce pourrait être n'importe qui, n'importe quoi à ma place. Le son rassurant produit par son larynx ne me concerne pas personnellement. Ce pourrait être quelqu'un d'autre, je le sais, et pourtant je ressens une joie profonde, comme si c'était pour moi, comme si c'était moi qu'elle aimait.

Petite Ana, tu t'es endormie sous l'effet de la chaleur et des médicaments. Je respire doucement, couchée sur le sol encore humide où quelques croquettes sont en train de gonfler. Je t'en achèterai d'autres, petite fille. Ma petite fille, je crois, oui, en cet instant, je crois vraiment que tu m'aimes. Ta maman factice est heureuse, dupe de la chair.